

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 2 (1914)
Heft: 5

Rubrik: Société d'histoire

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Société d'histoire.

Séance du 12 mars 1914. — Sur la demande de quelques sociétaires, il est décidé de tenir notre réunion d'été à Broc un mardi, et non un jeudi, jour du marché de Bulle.

La carte des bailliages fribourgeois avant 1798 vient de paraître ; elle se distingue par sa netteté, en même temps que par la variété harmonieuse et discrète de ses couleurs. Elle fait le plus grand honneur à son auteur, M. Alfred Weitzel, qui y a joint une petite notice explicative très utile. Elle sera envoyée sous peu aux membres de la Société.

M^{lle} Marguerite Sattler, de Magdebourg, élève de notre regretté ancien professeur M. le Dr Zemp, vient de présenter à l'Université de Zurich une dissertation sur la sculpture à Fribourg au XVI^e siècle, de 1500 à 1562. Elle divise les œuvres de nos sculpteurs en trois groupes : le premier, qui a des caractères encore essentiellement gothiques, est représenté surtout par maître Hans Marti, de 1500 à 1524 ; le second, utilisant des éléments moitié gothiques, moitié Renaissance, compte comme principal maître Hans Geiler, de 1513 à 1534 ; au troisième, qui, abandonnant le style gothique, entre en plein dans la Renaissance, appartient maître Hans Gieng, de 1525 à 1562. Ces trois artistes ont entre eux une assez grande affinité et plusieurs points de contact ; ils ont subi l'influence les uns des autres et appartiennent plus ou moins à une même école, celle d'Ulm ou de Würzbourg, mais ils ont chacun un genre à part et une méthode différente. Ce sont ces différences que M^{lle} Sattler s'efforce de caractériser ; elle le fait avec maîtrise et habileté.

La partie essentielle de son travail porte sur le second et le troisième groupe. Contrairement à l'opinion courante, elle fait de Hans Geiler et Hans Gieng deux personnages alors que jusqu'ici on en avait fait un seul et même artiste qui, après avoir été appelé pendant plus de dix ans indistinctement sous l'une ou l'autre dénomination, aurait, en 1534, pour une cause inconnue, changé définitivement son nom. La théorie de l'unité a été, on le sait, établie et soutenue surtout par M. Max de Diesbach dans le *Dictionnaire des artistes suisses*, article Geiler, dans les *Pages d'histoire* de 1903 et dans les *Archives de la Société d'histoire de Fribourg*, tome VIII. Il serait vraiment extraordinaire que Geiler et Gieng soient deux personnages distincts, alors que en 1517 et en 1555, ils assignent leur droit de bourgeoisie sur la même maison située près « du marché aux poissons, » rue des Epouses actuelle, maison du Dr Cuony. Cette considération n'arrête nullement M^{lle} Sattler qui base sa thèse surtout sur la différence de style et de technique des deux maîtres. Elle étudie minutieusement la forme des plis, l'expression de la figure ou du geste, la manière de traiter la barbe et les cheveux, le modelé plus ou moins accentué ou réaliste des formes, la disposition des groupes, le paysage, etc. ; elle passe en revue successivement toutes les œuvres attribuées à l'un et à l'autre, sans oublier nos belles fontaines dont une seule, celle de St-Georges sur la place de l'Hôtel-de-Ville, aurait pour auteur Geiler, tandis que les cinq autres qui sont de l'époque : celles de St-Jean, de Ste-Anne, de Samson, de la Vaillance et de la Samaritaine, seraient dues au ciseau de maître Gieng plutôt qu'à celui de maître Geiler. Il était communément admis aussi jusqu'à maintenant que plusieurs des fontaines de Berne, entre autres celle de la Justice, et surtout celle l'Ogre (*Kindlifresser*) qui porte le monogramme H. G. et la date de 1543, avaient été travaillées par Geiler. C'était aussi la conviction de M. de Rodt, architecte doublé d'un archéologue de grand talent. M^{lle} Sattler n'est pas de cet avis ; elle ne nie pas certaines ressemblances entre les fontaines de Berne et les nôtres : mais elle n'y trouve pas les caractères distinctifs et la technique de Geiler ni de Gieng ; elle paraissent être l'œuvre d'un artiste étranger.

Le travail de M^{lle} Sattler a certainement beaucoup de mérite ; c'est une mise au point parfaitement documentée de tout ce qu'on sait sur la sculpture fribourgeoise

pendant les soixante premières années du XVI^e siècle. Les œuvres de nos maîtres y sont étudiées d'une façon très consciencieuse, et groupées chronologiquement et méthodiquement; toutes les rubriques des comptes des trésoriers qui se rapportent à nos artistes et à leurs œuvres y sont soigneusement rapportées. Mais les preuves sur lesquelles l'auteur étaié sa théorie ne sont pas absolument convaincantes; quelques-unes reposent sur des subtilités; on trouve aussi ça et là des incorrections typographiques regrettables. M. *Max de Diesbach* rend un juste hommage à la science, au talent et à l'esprit perspicace de M^{lle} Sattler, reconnaît le bien-fondé de certaines de ses allégations et la justesse de plusieurs de ses explications, mais il ne peut s'avouer convaincu et il persiste à croire que Hans Geiler et Hans Gieng sont un seul et même personnage. Peut-être que tôt ou tard la découverte de nouvelles œuvres ou de nouveaux documents permettra de résoudre le problème. En attendant, le dernier mot n'est pas encore dit.

La Société des Amis des Beaux-Arts avait, il y a environ quinze ans, consulté M. le professeur Rahn, à Zurich, pour savoir s'il ne serait pas opportun de peindre de nouveau nos fontaines comme on l'a fait à Berne et comme elles l'étaient autrefois. La réponse ayant été négative, on ne fit pas d'autres démarches. Mais l'arrivée de M. Jungo, architecte, à la Direction des travaux de la ville remit la question sur le tapis. Chaque année, le Conseil communal consacre une somme de quelques centaines de francs à restaurer nos fontaines les unes après les autres; ces derniers temps, celles de St-Pierre et de St-Jean ont été repeintes avec une discrétion et un goût très sûrs par M. Henri Correvon, à Pully (Vaud), un artiste de grand talent. On leur a fait en même temps, ainsi qu'à celle de St-Georges, d'importantes et heureuses réparations; les autres vont aussi être restaurées peu à peu.

M. *Brulhart*, chapelain à St-Aubin, donne ensuite lecture d'extraits d'un protocole du Conseil communal de Missy, commune vaudoise voisine de St-Aubin, rédigé par le secrétaire municipal Benjamin Morel. Ces extraits se rapportent aux vingt dernières années du XVIII^e siècle. Ils fournissent de nombreux renseignements sur la vallée de la Broye avant et pendant la Révolution. Les événements tragiques qui se passaient au-delà de nos frontières eurent leur répercussion jusqu'au fond de nos campagnes, grâce surtout aux agents de certains clubs qui déployaient une activité dévorante. Les faits survenus dans le pays de Vaud en 1791 ne restèrent pas inaperçus et mirent en évidence certains personnages qui firent plus tard trop parler d'eux. En 1798, St-Aubin fit une tentative pour former un district fribourgeois. Le municipal Morel raconte l'arrivée des Français dans le pays; il n'ignore pas l'affaire de Thierrens; il décrit l'activité des troupes françaises dans le mois qui précéda la prise de Fribourg et la bataille de Neueneegg; il fournit des renseignements inédits sur une revue de 8000 hommes passée le 8 février 1798 entre Dompierre et Domdidier par les généraux Brune, Ménard et Rampon. Les dires de notre narrateur, surtout sur les combats contre les Français autour de Berne, sont sujets à caution; il y a dans son récit des exagérations évidentes et des racontars prouvant d'imparfaites informations.

M. le colonel *A. de Reynold* fait ensuite donner lecture par M. G. Corpataux d'un résumé d'une conférence qu'il avait donnée jadis à la Société française de Fribourg sur l'internement de l'armée de l'Est dans notre ville, en février 1871. M. de Reynold était commandant de place; on lui avait adjoint M. Arthur de Techtermann, 1^{er} lieutenant d'artillerie, comme adjudant, et M. Théodore Poletti, 1^{er} lieutenant d'infanterie, comme secrétaire. Leur tâche fut lourde et absorbante: logement des hommes et des chevaux, leur répartition dans les différents dépôts du canton, répartition aussi des troupes de surveillance, organisation des ambulances, établissement d'un lazaret aux Neigles pour les malheureux atteints de la variole ou du typhus, établissement d'un hôpital vétérinaire, de cuisines au Pensionnat, au Collège, au Werkhof, d'une poste militaire où les soldats français pouvaient expédier leur correspondance gratis, distribution de pain et de vin aux troupes de passage soit à plus de 20,000 hommes dénués de tout, pendant une douzaine de jours, fourniture de subsistance à ceux qui étaient internés en ville, plus de 3,700, et 650 chevaux, acquisition d'objets de pansement, etc. Une des grosses préoccupations fut celle des approvisionnements; le pain et les fourrages manquaient. La charité publique fit des merveilles; les Pères Capucins, les Sœurs de l'Hôpital, les Filles de la Charité de la

Providence prodiguèrent leurs soins et leur dévouement. Les internés furent placés sous la direction du lieutenant-colonel de Buman : on y comptait plusieurs généraux, plus de 180 officiers, des sous-officiers et soldats de toutes armes : cuirassiers, dragons, chasseurs à pied, gendarmes à cheval, carabiniers de la garde impériale, lanciers, tirailleurs algériens, génie volontaire de Tours, artilleurs, et des masses incohérentes de « moblots ». L'arrivée des colonnes présentait un aspect des plus lamentables. C'est le 3 février qu'arrivèrent les premières troupes ; elles venaient depuis Estavayer. Le 6 mars commença le rapatriement, d'abord la gendarmerie à cheval, sur Genève, sous la conduite du capitaine de cavalerie Lucien Hartmann. Le 16 mars, défilé et départ général. Les troupes françaises furent acheminées en deux colonnes sur Bulle et Romont. Le rassemblement avait eu lieu sur les Places. Les soldats furent conduits jusqu'à Genève par des officiers suisses.

La communication de M. le colonel de Reynold a paru dans le journal de fête *Le Sous-Officier*, numéro publié à l'occasion de la fête fédérale des sous-officiers qui devait avoir lieu à Fribourg les 1, 2 et 3 août 1914, mais que la mobilisation générale et l'appel subit de nos troupes aux frontières ont empêché de célébrer.

Séance du 28 mai 1914. — Parmi les revues reçues en échange, on distingue le *Musée neuchâtelois*, qui se présente sous une forme toute rajeunie, après avoir failli mourir.

Le secrétaire fait une communication sur un peintre fribourgeois qui a longtemps travaillé à la cour des ducs de Savoie, pendant la première moitié du XV^e siècle, Jean le Bapteur ou Battieux (peut-être Bâtiar, Baptizet ou Bapst ?), désigné souvent aussi dans les comptes sous la simple dénomination de « Jean le peintre ».

En se basant sur les comptes des dépenses faites par la cour de Savoie en faveur des peintres et autres artistes qui travaillaient pour elle, comptes publiés par Dufour et Rabut dans les *Mémoires et Documents de la Société savoissienne d'histoire et d'archéologie*, tome XII, 1870, on peut assez bien se rendre compte de la grande activité artistique déployée par notre compatriote entre les années 1427 et 1454. Il peignit, entre autres, pour un grand tournoi, des bannières, des pennons, des boucliers, des cottes d'armes, lambrequins et autres ornements, décora superbement la chapelle et la salle neuve du château de Chambéry, exécuta divers travaux pour le comte de Genevois, décora, avec l'aide de quatre compagnons, six douzaines et demie de grands pavois dont le duc Louis fit cadeau aux Bernois à l'occasion de la guerre contre Fribourg, et fit beaucoup d'autres travaux encore comme peintre attitré de la famille ducal.

Mais son principal chef-d'œuvre est une Apocalypse en figures conservée à la bibliothèque du palais de l'Escurial près de Madrid. C'est un manuscrit in-folio, de grand luxe, l'un des plus précieux qui soient conservés au trésor du célèbre monastère. Il comprend 49 feuillets, et chaque feuillet porte deux miniatures, l'une au recto, l'autre au verso. La miniature occupe la partie supérieure de la page ; sur la partie inférieure se trouve, en deux colonnes, le texte d'un commentaire succinct de l'Apocalypse de saint Jean, texte écrit probablement par un calligraphe de première force nommé Gardin.

Un examen attentif permet de constater que les vingt derniers feuillets sont d'environ cinquante ans postérieurs aux premiers. La première partie a dû être exécutée, les comptes des trésoriers de Savoie en font foi, entre les années 1428 et 1435, par les deux peintres Jean le Bapteur de Fribourg, et Perronet Lamy, originaire probablement de St-Claude ; certaines rubriques de ces comptes, en effet, mentionnent des dépenses en faveur de ces deux artistes pour « peindre, orner, enluminer et historier l'Apocalypse de s. Jean » ; on leur procure même des bougies pour travailler la nuit. Les miniatures proprement dites, qui sont chacune une petite merveille, sont de Jean le Bapteur et trahissent des influences nordiques, peut-être d'une école bourguignonne ou flamando-parisienne ; les encadrements très riches et élégants, paraissent être par contre de la main de Lamy ; il se peut même que les miniatures des feuillets 25 à 28 soient aussi plus ou moins complètement de Lamy. Par contre, la main qui a tracé les scènes représentées sur les 20 derniers feuillets (29 à 49) doit être celle de Jean Colombe, célèbre artiste de Bourges, qui les aurait exécutées à partir de l'année 1482. Le secrétaire fait la description détaillée des ces diverses peintures,

relève leur caractère et leur valeur artistique, explique comment il se fait que cette œuvre d'art de grande valeur ait été exécutée en deux périodes différentes, et raconte comment le manuscrit a passé de la cour ducale de Savoie au roi d'Espagne Philippe II et se trouve actuellement à l'Escurial.

Monsieur *G. de Montenach* a ensuite la parole pour développer un projet dont se sont occupés récemment, dans une réunion consultative, quelques amis des arts, de l'histoire et de nos traditions populaires, et les représentants d'un certain nombre de nos Sociétés fribourgeoises assemblés à la Tête-Noire. L'initiateur de ce projet est M. Paul Robert, Directeur du Théâtre Michel à St-Petersbourg, un bon Fribourgeois, qui, à l'étranger, honore grandement son pays. Il s'agirait d'élever sur la place de l'Hôtel de Ville, en face du Tilleul, un monument à la mémoire du soldat fribourgeois qui, selon la légende, aurait apporté en ville la nouvelle de la victoire des Suisses à Morat le 22 juin 1476, et serait tombé, épuisé de fatigue, à l'endroit où aurait été plantée, en souvenir, la branche de tilleul qu'il aurait tenue à la main. L'exécution du monument serait confiée à un artiste suisse de renom; l'argent serait trouvé en bonne partie à St-Petersbourg, où se trouve une florissante colonie suisse, et où M. Robert organiserait soit une souscription, soit des fêtes et des concerts dans ce but; et le reste, à Fribourg même, où l'on ferait appel à un bon nombre de sociétés qui ne manqueraient pas de s'y intéresser, ainsi qu'aux autorités cantonales et communales et aux particuliers. Il serait question d'instituer aussi, à l'occasion de l'inauguration du monument, une course athlétique Morat-Fribourg, course qui pourrait être renouvelée chaque année et pour laquelle on pourrait même instituer des récompenses et des prix. Ce projet, qui a un but essentiellement patriotique, mérite d'être étudié et encouragé. La Société d'histoire ne manquera pas de s'y intéresser. On a dressé une liste des sociétés principales auxquelles il sera fait appel. Un comité provisoire, à la tête duquel ont été placés M. Max de Diesbach, président de notre Société et M. le Dr Auguste Schorderet, convoquera dans quelque temps les délégués de toutes ces Sociétés et lancera le projet.

M. *Max de Diesbach* président, présente un certain nombre de documents relatifs à la défense du fort de St-Jacques, redoute de Bertigny, au mois de novembre 1847. Ces documents ont appartenu au commandant de l'artillerie qui défendait la redoute, le 1^{er} sous-lieutenant Xavier Neuhaus; ils ont été cédés à M. de Diesbach, en février dernier, par M. Charles Neuhaus, fils du combattant sonderbundien. Deux surtout de ces documents présentent un réel intérêt; c'est d'abord la liste des 25 à 30 artilleurs qui formaient la garnison de la redoute, et ensuite un récit inédit, fait par Neuhaus lui-même, du combat qui eut lieu sur les hauteurs de Bertigny le samedi 13 novembre 1847, à la tombée de la nuit, et où les troupes vaudoises lancées à l'attaque de la redoute furent si fort éprouvées par le feu de ses défenseurs. Ces documents seront prochainement publiés dans nos *Annales*.

M. Joseph Chuard, ingénieur cantonal, est reçu membre de la Société. Pour finir, M. Charles Joye fait circuler un certain nombre de documents et gravures de son intéressante et riche collection.



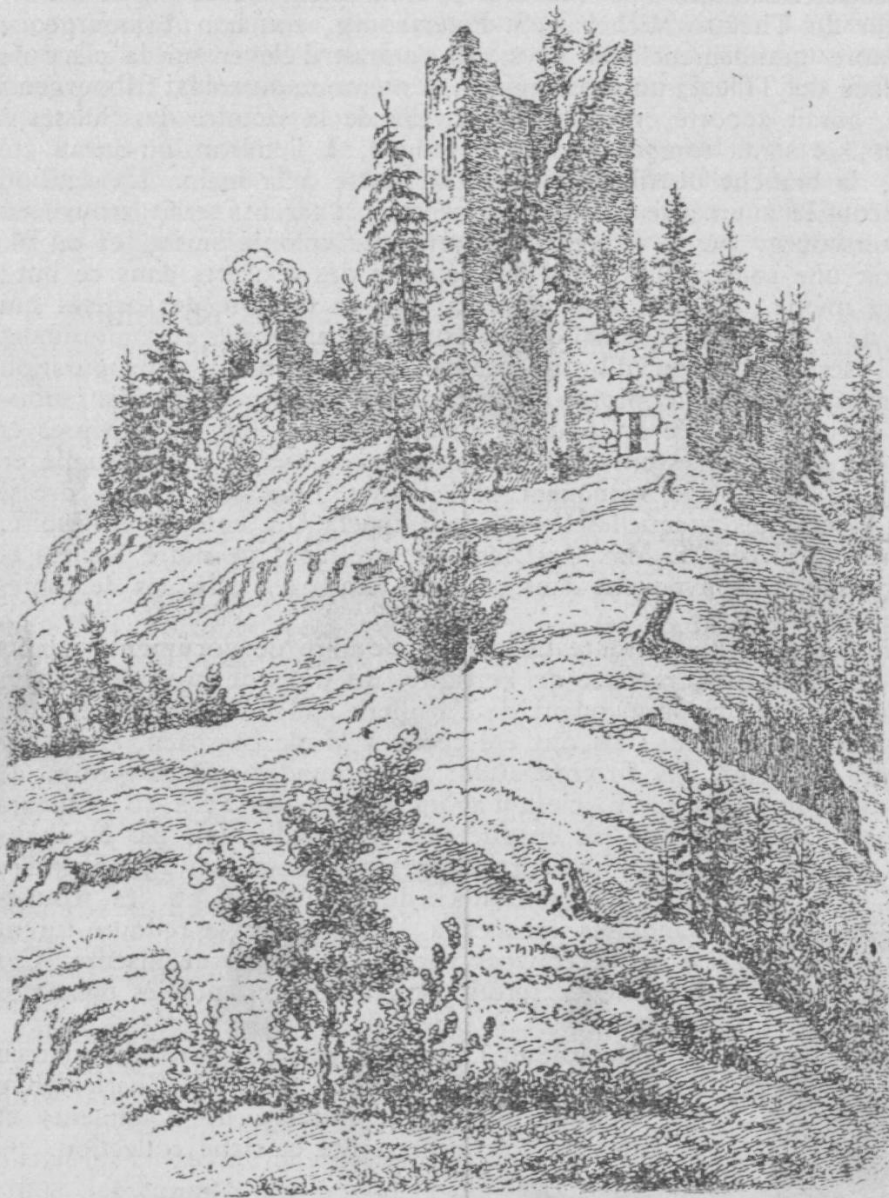
Armoiries de la commune de Broc.

M. *Max de Diesbach*, président, nous dit que Broc fit partie, dès les temps les plus reculés, du comté de Gruyère, châtellenie de Montsalvens. Sa maison forte, mentionnée déjà en 1368, propriété jadis des nobles de Broc, puis des comtes de Gruyère et de l'Etat de Fribourg, passa ensuite par vente ou héritage successivement aux

Réunion à Broc le mardi 7 juillet. —

Course très réussie. Malgré un temps peu engageant, une soixantaine de membres étaient accourus pour entendre, dans la grande salle de l'Hôtel Bellevue, une série d'intéressantes communications. La séance commence à 10^{1/4} heures.

Ruffieux, aux Fruyo, aux Gottrau ; elle appartient aujourd'hui à M. le député Mossu. Elle a perdu, à l'extérieur, son cachet d'ancienneté. Bien qu'elle ne fût pas un château proprement dit avec tours, fossés et remparts, elle protégeait comme un boulevard la vallée de la Sarine du côté de Corbières, comme le château de Montsalvens du côté de Charmey. Tout proche était un vieux pont en bois, à la place duquel fut construit, en 1580, un pont en pierre avec voûte en d'os d'âne, supprimée lors de la construction de la route Bulle-Boltigen, en 1883. Broc a été en partie incendié en



Ruines du Château de Montsalvens
(d'après une ancienne photographie).

1890. Il s'est beaucoup agrandi depuis que cette route existe, surtout depuis la création de la fabrique de chocolat Cailler.

L'église de Broc fut l'église-mère de toutes celles qui sont situées sur la rive droite de la Sarine entre Bellegarde, Lessoc et Corbières. Elle paraît avoir été placée anciennement sur la hauteur qui domine la plaine des Moulins. L'église actuelle date de 1878. L'ancien prieuré, dédié à saint Othmar, dépendait du couvent de Lutry ; il existait déjà en 1228, au bord de la Sarine. Incendié plusieurs fois, il n'en reste plus aujourd'hui que la tour, reconstruite en 1610. Parmi les prieurs, plusieurs furent issus des nobles familles d'Estavayer, de Corbières, et surtout de Gruyère ; le dernier fut

Pierre de Gruyère, frère de l'infortuné comte Michel. A sa mort, en 1577, le prieuré fut annexé au Chapitre de Saint-Nicolas. Aux Marches, une chapelle existait déjà en 1636, ainsi qu'un ermitage ; la chapelle actuelle, lieu de pèlerinage, fut élevée en 1705, par les soins d'ecclésiastiques de la famille Ruffieux, de Broc.

Au nombre des personnages notables sortis de Broc, il faut citer le P. Claude Sudan, Jésuite, recteur des Collèges de Fribourg et de Porrentruy, le premier qui ait écrit une histoire des évêques de Bâle ; le P. Pierre Jaquerod, provincial des Cor

deliers ; le botaniste Dematraz ; le sénateur Barras, qui fut longtemps professeur de droit à Fribourg ; plusieurs membres de la famille Ruffieux, enfin, le médecin Tobie Barras, mort à Paris en 1851, créateur d'une méthode très en vogue de nos jours pour le traitement des maux d'estomac.

M. l'abbé *Peissard*, archéologue cantonal, consacre aux découvertes préhistoriques faites dans la Gruyère un important travail dont le secrétaire donne lecture. Aucun objet de l'âge de la pierre ne paraît avoir été recueilli jusqu'ici dans la Gruyère. Par contre, trois importantes trouvailles de l'âge du bronze : poignards, épingles, lames et pièces tubulaires, haches spatuliformes ou à tranchant semi-circulaire, ont été faites, à Montsalvens, en 1874, lors de la construction de la route Bulle-Bolltigen, à Villars-sous-Mont, en 1900, pendant les travaux pour l'établissement de la ligne Bulle-Montbovon, et à Broc, en 1910, lors du tracé de la ligne Bulle-Broc. Les objets découverts à Montsalvens remontent approximativement à 1900 avant Jésus-Christ ; ceux de Broc, à 1700 et ceux de Villars-sous-Mont, comme ceux de Saint-Martin (Veveyse), à 1600 environ avant Jésus-Christ. En outre, une hache à ailerons a été trouvée dans la forêt de Bouleyres, en construisant la nouvelle route, en 1893, et une autre, dans la forêt des Joux, près du Pâquier en 1910 ; elles datent l'une et l'autre de 1550 environ à 1300 avant Jésus-Christ ; une troisième, datant de 1300 à 1050 environ avant Jésus-Christ, a été recueillie en 1892 dans les marais entre Echarlens et Morlon.

Il ne reste que peu de vestiges du premier âge du fer : un tumulus à Granvillard et un autre entre Bulle et Riaz ; ils n'ont rien fourni d'intéressant. Par contre, les travaux de construction de la ligne Bulle-Broc ont mis au jour, en 1911, à environ 50 mètres des tombes de l'âge du bronze, six tombes gallo-helvètes renfermant un riche mobilier funéraire : cinq bracelets de bronze, deux anneaux de pied, une bague en argent, six bagues de bronze, dont quatre coudées, de nombreuses fibules, le tout datant de 325 à 250 environ avant Jésus-Christ, première période de la Tène I ou du second âge du fer.

Il est donc certain que la Gruyère a déjà été habitée environ dix-neuf siècles avant Jésus-Christ. Les populations d'alors avaient des armes, outils et objets analogues à ceux qu'on trouve en Valais, dans le nord de l'Italie et dans les régions danubiennes ; elles paraissent avoir pénétré dans le pays depuis le Valais par le défilé de Bellegarde plutôt qu'en suivant le cours de la Sarine. On pourrait croire qu'elles ont ensuite émigré définitivement, laissant le pays désert pendant trois ou quatre siècles. Plus tard réapparaissent d'autres tribus, gallo-helvètes, qui utilisent et travaillent le fer et ont une civilisation assez avancée.

La Société a ensuite entendu un exposé philologique de M. le professeur *Bertoni* sur quelques noms de plantes en pays fribourgeois. M. Bertoni a parlé notamment du lierre (en patois *teri*) et du prunier (*premi*).

Le « lierre » se nomme à Fribourg *teri* (*tori*, *toré*, *touré*. Savoy, *Essai de Flore romande*, p. 72). Ce nom paraît, avec des variantes plus ou moins sensibles, dans les sections centrale et septentrionale des pays de langue romande : *tarétr*, *teritr*, etc. (*Atlas lingu. de la France*, N° 768) et se trouve aussi sur toute une aire constituée des départements suivants : Doubs (*taretr*, *tarétrou*, etc.) ; Jura (*taretr*, *teretr*) et Haute-Saône, où l'on a une forme natalisée, qui ne manque pas à quelques pays du département du Doubs et qui arrive jusqu'à la Côte-d'Or : *tanrêtr*, *tanrèt*, *tanré*, etc. À la base de toutes ces formes, nous pouvons mettre le latin *terrestre(m)*, dont l'*e* s'est changé régulièrement en *i* (devant le groupe *si(r)*) dans quelques lieux, et il est resté tel quel dans la plus grande partie du territoire franco-provençal. C'est grâce à une influence, purement phonétique, des mots commençant par *tan-* que *taretr* a pu devenir *tanretr* dans la Haute-Saône et ailleurs. Il est intéressant de savoir que le « phaseolus nanus » s'appelle *trinetta* dans le canton de Fribourg. Je n'hésite pas à rattacher ce mot à une forme latine *terrinetta*, dont la base est toujours *terra*. On conçoit facilement que le peuple ait pu tirer la dénomination du « lierre » du terme *terrestre* (adjectif substantivé).

Le prunier « *prunus domestica* » se dit en patois *premi*. Le fruit se nomme *promma* (Gruyère) et aussi *pronma*. À la base de ces formes, il y a un (*prunus*) *pruma*, *prumarius* avec un *m* qui n'est pas étymologique (le latin a uniquement *prunus*). D'où vient cet *m* ? On a proposé de tirer cette dénomination *pruma prumarius*, que les patois romands postulent impérieusement, du grec ou plutôt d'un croisement de

prunus avec *pomus*. Il faut, avant tout, remarquer que les formes avec *m* n'appartiennent pas exclusivement au franco-provençal. Dans la « Val Calanca », on a *brüma* (« prugna ») et dans l'Italie méridionale (Sannio) on trouve : *pruma* (« susino »). Il est aussi intéressant d'observer que le mot a passé dans les langues germaniques avec *m* (p. ex., *pfurma*). Quant à l'étymon grec, nous y voyons deux difficultés : le terme grec, s'il avait été accepté par les latins, aurait laissé, selon toute vraisemblance, des traces plus nombreuses dans le vaste domaine romand, car l'hypothèse de la survivance d'une dénomination grecque dans trois seuls points de la « romania » n'est pas facilement admissible. Une autre difficulté se trouve dans le traitement de *m n*. Nous nous attendrions à une assimilation régressive : *n n*, tandis qu'il y aurait eu un cas d'assimilation progressive : *m m*. D'autre part, le croisement de *prunus* avec *pomus* peut bien s'être effectué, mais il ne paraît pas absolument nécessaire pour l'explication de *m*, car cette labialisation de *n* pourrait être le résultat d'une assimilation au *p* initial. M. Bertoni n'insiste pas sur ce phénomène qui est parfaitement admissible et qui suffit, à lui tout seul, à expliquer la singularité de *promma* et *premi*. Quant à *premi*, il faut tout simplement noter que l'*e* de la première syllabe vient d'un affaiblissement de l'*o*, grâce au changement d'accent dans le dérivé.

M. Bertoni a disserté sur quelques autres noms de plantes encore, en particulier sur les mots *publio* (*populus*) peuplier ; *trimblío* (*tremulus*) tremble, et *érable*, qui a donné *Eis érables* et *Jserable*.

Nul n'était mieux à même d'essayer de résoudre le problème des origines du christianisme en Gruyère que M. l'abbé professeur Besson, directeur au Séminaire. M. Besson interroge successivement la géographie ancienne, les documents d'archives, les noms des patrons d'églises et les trouvailles archéologiques. Conclusion : on ne sait absolument rien sur les origines du christianisme en Gruyère jusque vers l'an 860. Cette année-là, l'évêque de Lausanne Hartmann se rend à Echarlens pour y consacrer une église en l'honneur de la Sainte Vierge : il y tient un synode et y juge une difficulté pendante entre les curés de Bulle et de Vuippens. Par conséquent, des paroisses rurales existent : on sent une vie catholique déjà organisée.

Ce travail d'organisation s'est fait probablement déjà à l'époque alémannique ou burgonde. Autour de la maison d'un grand propriétaire comme Marso (Marsens), Vado (Vuadens), Scarilo (Echarlens), Vuitpot (Vuippens), Vuinistaril (Vuisternens), Ursino (Orsonnens), Berilo (Berlens) se sont groupées des maisonnettes habitées par des hommes libres, des colons ou des serfs. Dans cette agglomération se détache un édifice plus grand, la chapelle ou l'église, bâtie presque toujours par le principal propriétaire, desservie par un prêtre qui y célèbre les mystères de la religion. C'est l'origine de nos paroisses.

Le fait que le premier patron de l'église de Bulle est saint Eusèbe ferait songer à une évangélisation par des missionnaires venus du Piémont ; saint Othmar, patron de Broc, trahirait plutôt une influence alémannique ou saint-galloise ; la fréquence des vocables de saint Maurice et saint Théodule donnerait à penser à des relations avec le Valais, surtout avec l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, qui mentionne, du reste, le village de Vuadens parmi ses premières possessions, donation du roi Sigismond, en 515.

On a attribué l'évangélisation de la Gruyère aux moines de Luxeuil, saint Colomban, saint Omer ; ce sont là pures suppositions. On a invoqué l'existence du *Scex Colon*, éminence aux environs de l'église de Château-d'Ex, sur laquelle on prétend que saint Colomban aurait prêché ; mais *Scex Colon* ne signifie nullement *saxum Columbani* (le rocher de Colomban), mais « rocher aux pigeons ».

Le décanat actuel de Gruyère n'est qu'une portion très restreinte de l'ancien décanat d'Ogoz qui n'était lui-même qu'une partie de l'ancien *pagus* d'Ogoz, appelé en 930 *pagus Ausicensis*, en 1038 *locus Osgo*, en 1170, *Ogo* (la dénomination d'*Hochgau* est fautive). Et l'ancien *pagus* d'Ogoz, à son tour, n'est qu'une des six circonscriptions du primitif *comitatus Valdensis* ou *pagus major*, dénomination civile de l'ancien territoire ecclésiastique formé par la *civitas Helvetiorum*, qui avait pour capitale Avenches, plus tard Lausanne, de l'époque burgonde ou franque. En un tableau saisissant, non sans quelques pointes d'humour, M. Besson a décrit la vie religieuse telle qu'elle devait être dans nos contrées à ces âges reculés ; son travail a été très applaudi.

La série des communications est close par un travail sur l'ancien régiment de Gruyère, étude documentée que présente M. *Georges Corpataux*, aide-archiviste, un jeune débutant qui promet.

Avant leur incorporation à Fribourg, les Gruyériens, divisés en cinq mandements ou bannières, partaient volontiers avec leur comte en chevauchées, d'où ils revenaient chargés de gloire et de butin. Le bailli fribourgeois qui, à partir de 1555, s'installa au vieux château seigneurial devait, chaque année, envoyer au gouvernement le rôle des hommes de son baillage en état de porter les armes. Le plus ancien de ces rôles, dont plusieurs sont conservés à nos archives d'Etat, nous montre les hommes groupés par communes. En 1610, par contre, ils sont divisés en quatre corps : piquiers, arquebusiers, mousquetaires et hallebardiers ; plus tard, en 1685, on ne trouve plus que des mousquetaires et des hallebardiers formant deux élections, la troisième étant constituée par les vieillards, les impotents et les incapables.

L'organisation de notre milice en régiments date probablement de l'année 1668, où la Diète établit le *Défensionnal*. Le premier colonel connu d'un régiment de Gruyère est un Techtermann ; en 1699, ce régiment comprenait quatre compagnies, composées chacune de 140 mousquetaires et 50 hallebardiers. En 1712, les fusiliers remplacent arquebusiers et mousquetaires ; les hallebardiers continuent à former un corps spécial. Nouvelle organisation assez compliquée en 1746 ; le régiment comprend huit compagnies, formant deux bataillons ; une grande revue annuelle est passée par le colonel dans la plaine d'Epagny ; le *Fribourg artistique* a donné tout récemment la reproduction d'une de ces revues, passée par le colonel Reynold en 1792. Les temps troublés de la Révolution mirent fin au régiment de Gruyère et bouleversèrent toute notre organisation militaire.

Il n'est pas rare de trouver, chez les antiquaires, des gibernes du régiment de Gruyère. On a pu croire qu'elles provenaient d'un régiment de ce nom au service de France. Mais il n'y eut jamais de corps de ce genre sous les drapeaux français. Tout au plus se trouva-t-il quelques Gruyériens dans le régiment que le comte Michel leva pour François I^{er} et qui était composé de 4000 hommes de différents pays. C'était plutôt un ramassis d'aventuriers qui firent piteuse figure à la bataille de Cérisoles, en 1544. Comme la conduite de cette troupe avait plutôt compromis le succès de l'armée française, François I^{er} refusa de payer la solde au comte. Ce fut une des causes de la lamentable déconfiture du comte Michel.

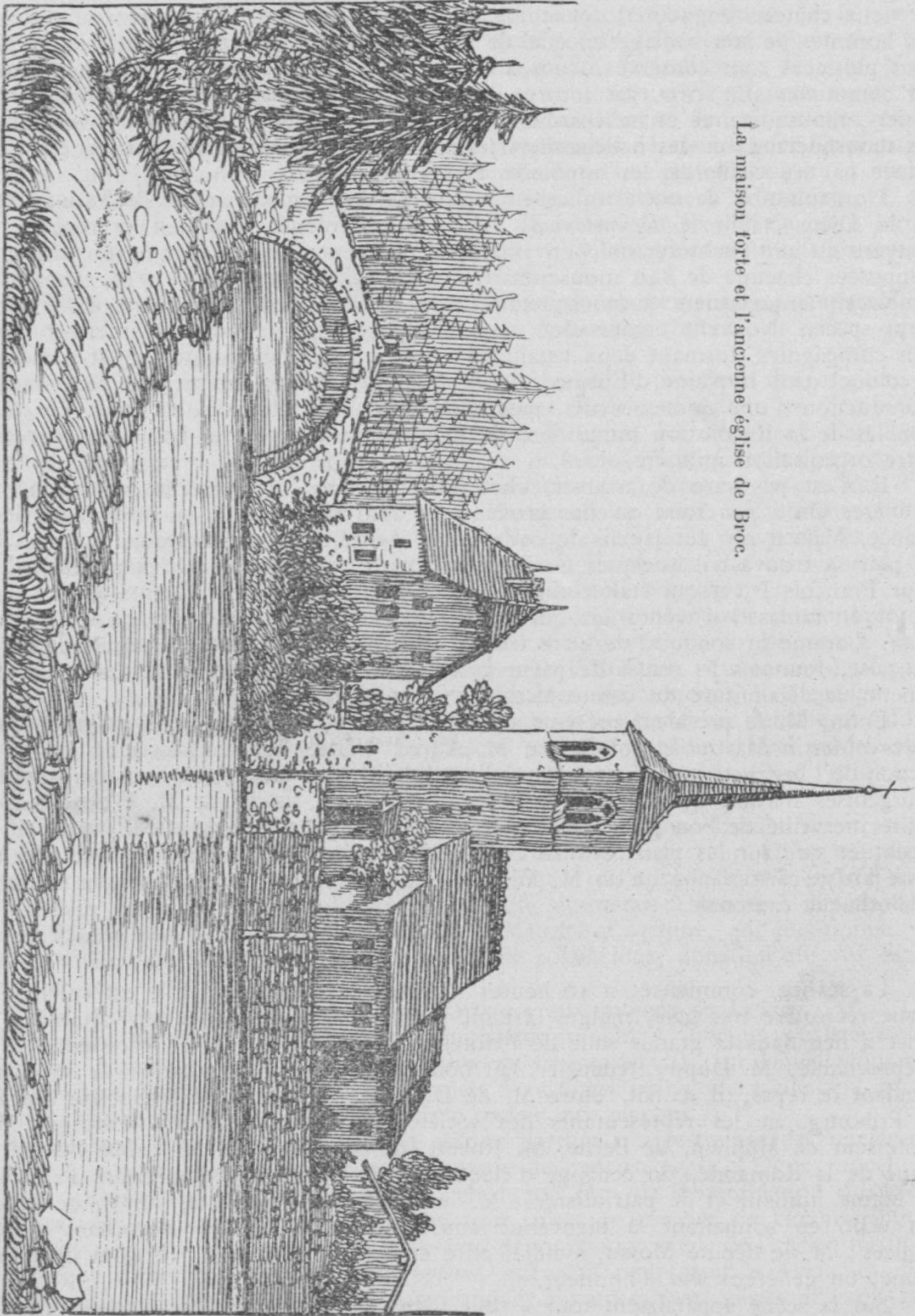
Enfin, M. le président présente un vieux plan de Fribourg gravé en 1606 par le célèbre Martin Martini et colorié par M. Alfred Weitzel, ancien secrétaire de la Direction de l'Instruction publique, à qui l'on doit la carte de nos anciens bailliages fribourgeois d'avant 1798, qui vient de paraître. Le travail de M. Weitzel est une petite merveille de bon goût ; le relief est saisissant et la perspective beaucoup plus accentuée que sur les plans ordinaires. Il fait honneur au consciencieux et trop modeste artiste-cartographe qu'est M. Weitzel. Le plan restera exposé quelque temps à la Bibliothèque cantonale.

* * *

La séance, commencée à 10 heures $\frac{1}{4}$, dure jusqu'à midi. Elle est suivie d'une partie récréative très gaie, malgré la pluie qui, au dehors, tombe en cataractes. Le dîner a lieu dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville. Menu fin et excellent, service irréprochable : M. Dupuy, tenancier, fait honneur à la bonne réputation de sa cuisine. Pendant le repas, il se fait, entre M. de Diesbach, président de la Société d'histoire de Fribourg, et les représentants des sociétés d'histoire des cantons voisins, M. le professeur de Mülinen, de Berne, M. Robert, de Neuchâtel, et M. l'abbé Besson, délégué de la Romande, un échange d'éloquentes paroles, toutes empreintes d'amabilité, de bonne humeur et de patriotisme. M. le curé-prieur Demierre, doyen de Broc, y fait écho en souhaitant la bienvenue aux historiens et en leur décochant quelques malices ; M. le député Mossu, syndic, offre en fort bons termes, au nom de la commune, un généreux vin d'honneur.

Sur la scène apparaissent tour à tour, dans de jolies costumes, toute une élite de chanteurs et de chanteuses appartenant aux classes supérieures des écoles de Broc : M. Jules Corboz, instituteur, dirige, au piano, leurs productions et leurs évolutions,

qui permettent d'admirer tout ce qu'a de gracieux et d'assouplissant la méthode de Jacques Dalcroze. La partie oratoire se termine par quelques vigoureuses envolées de M. le colonel Reynold et par des félicitations, adressées, avec un livre souvenir, par le secrétaire, à M. Léon Remy, à la Tour-de-Trême, à l'occasion du cinquantenaire de son entrée dans la Société d'histoire.



La maison forte et l'ancienne église de Broc.

Puis M. le conseiller national Cailler, membre de la Société, invite les participants à visiter sa fabrique de chocolat. Pendant plus d'une heure, c'est une succession d'émerveillements et de... convoitises : cela finit par des... boîtes à surprise distribuées généreusement aux visiteurs.